

III
Notes sur
« La Découverte de l'amour et du passé simple »

« Ainsi la production capitaliste est hostile à certains secteurs de

la production intellectuelle, comme l'art et la poésie par exemple ».
K. Marx (Le Capital. Tome IV, Théories sur la Plus-value)

« Chaque matin au réveil, j'expérimente un plaisir suprême : celui d'être Salvador Dali, et je me demande, émerveillé, ce que va encore faire de prodigieux ce Salvador Dali ».
Salvador Dali (Journal d'un génie)

« Le mot doit faire naître l'idée ; l'idée doit peindre le fait ; ce sont trois empreintes d'un même cachet ».
Lavoisier (Traité élémentaire de chimie)

« Mon art ? C'est tout simplement que ma vie *est* extraordinaire ».
Raoul Ruiz (Entretiens)

Le roman ou le monde écrit de notre loi, l'ordre humain

Plus tard, beaucoup plus tard...

Par la suite encore, plus tard, beaucoup plus tard (la narration naïve, ici, serait mensonge, par volonté ou omission), évidemment lorsque Simon, en 1970, entreprit la lecture de *La recherche du temps perdu*, dont il se délecta savoureusement (jusqu'en 1975, ne voulant, fin toujours différée, « finir » *La Recherche* – peut-être parce que le temps perdu aime à l'être toujours...), lisant donc, ayant lu, il fut tout à la fois surpris, même envoûté certes, et « déçu ». Pour plusieurs raisons.

En premier lieu, le « média-arabe » (comme on dit du téléphone) a existé de tous temps et les cours de littérature déjà suivis, ses lectures tout aussi bien, l'en avaient antérieurement averti : la majorité des lecteurs de *La Recherche*, lui compris, ont « entendu parler » de la « petite madeleine » avant de la découvrir dans le texte. La moindre impression du passé est au demeurant aujourd'hui peinturlurée « petite madeleine » (comme on dit « petite musique » à la recherche d'écrivains, identifiés quotidiennement) et la lexie est de nos jours tout à la fois idiolecte (des proustiens) et stéréotype des ignorants et de ceux qui parlent sans savoir, sans avoir lu – ils sont nombreux.

Aussi, la découverte de Proust est-elle découverte de la recouverte et n'est finalement que découverte de la découverte de Proust ; elle est entachée, « écranisée », recouverte illico presto, d'emblée, par l'atmosphère stéréotypée qui la conditionne. « On » vous en a parlé avant que vous ne l'ayez lu. Vous ne lisez plus. Vous « re »-lisez en quelque sorte ce que vous n'avez jamais lu, vous « re »-lisez soit ce que d'autres ont ou n'ont pas déjà lu, soit ce dont eux-mêmes ont déjà entendu parler et reparler et dont ils re-parlent. Vous « re »-relisez. Cet état de fait, cette situation une fois donnée, c'est par un premier effort d'écartement de la poisse

redondante ambiante que vous parvenez, si vous en prenez la peine, c'est-à-dire le plaisir, à redécouvrir la propre découverte de Proust en recherche. Mais c'est plus tard, beaucoup plus tard... d'abord la recherche... A ce moment-là, vous êtes à même de comparer plusieurs choses. A savoir. Quand Simon lut les développements mnémotechniques identifiés par le sens de la madeleine, il compara tout d'abord entre la découverte ou la pseudo-découverte des autres et la sienne. Il fut étonné, car la chose lui parut beaucoup plus simple (et plus complexe) qu'on ne le disait. Proust, l'auteur, avait aimé, disons cela, un « goût d'enfance » et en élucidait les métamorphoses évoluées, évoluantes, évolutives. C'était sans doute la première fois dans l'histoire écrite du genre humain, c'est-à-dire l'histoire, c'était sans doute la première fois qu'il s'agissait d'une « madeleine », objet romanesque « nouveau » (la littérature nous avait habitués à des héros plus encombrants) ; mais surtout, c'était la première fois sans doute aussi qu'un être s'attachait à en construire comme la dentelle sémantique et la cathédrale signifiante. Avec quel art !

Il faut dire ici tout d'abord, que le premier livre offert à Simon à l'âge de trois ans consistait en un petit album illustré parsemé de quelques phrases et intitulé « Madeleine ». Même aussi visiblement déplacée, une homophonie fonctionne, et la petite « Madeleine », héroïne de l'album, précédait la madeleine, héroïne du roman, disons cela, « lue » dans l'enfance. Goûtée. Homophonie et Homosémie. Mais de quelle hétérophonie, et quelle hétérosémie, car la différence lecteur-écrivain prime l'identité homme-homme, l'identité de l'expérience humaine ?

Mais la chose parut simple à Simon surtout par le fait (l'aspect pourtant qui ahurissait la plupart des lecteurs antécédents), et complexe par le récit. Le récit, l'écriture. Un être osait le dire et savait le dire, aux autres : complexité. Oser (simple). Savait (complexe). De la Recherche comme évènement, comme recherche, à la

« Recherche » comme récit, texte. Un être osait dire son simple amour, le découvrant aux autres. Il eut donc, face à lui, il était en présence plutôt, des autres d'un côté, beaucoup d'autres, et Proust de l'autre, comme tout lecteur. La plupart des autres pour leur méprise (il n'avait à l'époque encore entendu ou lu rien qui vaille concernant la Recherche), Proust pour sa sensibilité, son intelligence et son courage. Aimer. Et dire son amour. Aimer. Et dire qu'on aime. Et comment. « Comment » précisément ! S'éclairer, éclairant les autres. Montrer comment le temps « passé » au dé-goût (littéralement), au « plus-du-tout-de-goût » de la madeleine (jusqu'à ce qu'elle n'ait plus du tout, même en rêve éveillé, le moindre rapport avec « la » madeleine initiale), était en même temps le temps perdu à se reconnaître, soi et non la madeleine, et à se connaître donc, non seulement comme l'objet de ce goût, non seulement comme le sujet de ce goût, au fil du temps, recherche, mais comme le narrateur, goûteur, de cette histoire continuée et sans fin d'objet-du-goût et sujet-du-goût, jusqu'à l'apparition finale de l'écrivain, se goûtant comme tel, narrateur maintenant affirmé. Écrit.

C'est au fur et à mesure que le goût de la madeleine disparaît que l'écrivain apparaît. Plus le goût est passé plus le temps est perdu. Plus le temps est perdu plus l'écrivain est « gagné » (pour ainsi dire) par le « goûter » du temps, c'est-à-dire l'écriture, le littéral, la littérature, la lettre de son temps, l'alphabet de sa perte. Ce qui signifiait que le rapport entre l'écriture et le temps était essentiel, fondamental, inhérent, premier.

C'est plus tard, beaucoup plus tard...

C'est plus tard, encore beaucoup plus tard, ces derniers temps, que Simon, continuant d'écrire « Simon », le premier roman autrefois entrepris, découvrit la chose. Pour l'heure, il n'en était pas encore là. Il découvrit, plus tard, beaucoup plus tard, puisque l'écriture et le temps s'indissociaient, pourquoi la Recherche prenait

une telle place dans l'histoire littéraire, partant l'histoire.

Est-ce que le « temps perdu » n'était pas la « madeleine » de la littérature et du genre humain ? De son histoire, de son « écriture » ? Est-ce que dans son histoire le genre humain n'était-il pas à la recherche de son temps perdu (en guerres, batailles, luttes de classes, conflits divers et sanglants), en quête de son temps présent, de son beau futur, amour et passé simple ? Réconciliation. De son histoire, sa pré-histoire, enfin connue, goûtée, écrite ? De la préhistoire à l'histoire. De la Recherche à la découverte. Des classes au genre. De la haine à l'amour. Du temps perdu au passé simple. Temps. Bible. Recherche. Découverte. Abraham, Swann, Simon.

Là où Proust avait achevé d'entreprendre, au tout début de cet « fin »-là, pour surgir, une fois l'œuvre faite, écrivain (mais un écrivain ayant fait son œuvre de ce qu'il acceptait de l'être, être enfin reconnu historique et humain), Simon décida que, partant de Proust acceptant, nous, êtres humains, le sommes, écrivain. En tant que, en tant qu'être écrivain. Simon écrit. Il écrivait, écrivait, écrivait. L'histoire est l'écriture du genre humain tout entier, parce que l'écriture est l'histoire du genre humain.

Plus tard, beaucoup plus tard...

C'est pourquoi il décida aussi, après maintes hésitations, craintes, incertitudes, d'intituler « La Découverte de l'amour et du passé simple » le produit, l'objectif, le résultat « final », s'il en est, de la recherche du temps perdu, minuscules. Le résultat final du temps que Simon lui-même avait « perdu » à comprendre la Recherche : La Recherche de Proust devint la madeleine de Simon. Et puisque la référence est incontournable, en tous cas pour certains qui ne se remémorent le passé que parce qu'ils oublient le présent, écrivain mort, écrivain vivant, c'était comme s'il écrivait la recherche du temps perdu de la recherche du temps perdu, ou la recherche du temps perdu d'*A la recherche du Temps perdu*. La recherche, du Temps perdu, sans « A », sans guillemets.

Lorsque les hommes partaient à la recherche de leur amour, premier, initial, élémentaire, donc de ce qui leur importait, et qu'ils perdaient leur temps, leurs temps, à cette recherche, « perdaient »..., ...il parvenait, à ce terme, terme du processus à une découverte : nous aimons ce que nous aimons, ainsi avons-nous aimé, telle ou tel, ainsi nous sommes-nous déchirés, nous fûmes ce que nous fûmes et, nous, ainsi, nous sommes ce que nous sommes ; détectant la complexité du passé déchiré par la haine et les opacités généralisées des mémoires dispersées, enfin rendues en simplicité d'un passé ouvrant la voie au présent d'amour. Là où Proust « finissait » par poindre comme écrivain, là commençons-nous de l'être, là où Proust n'était plus, le genre, l'écrivain serait, était, se tenait. Là où il avait fini par commencer, nous commençons, inaugurons, là, lever.

La découverte de l'amour et du passé simple. La Recherche (préhistoire). La Découverte (histoire). Le Temps perdu (genre humain). Le passé simple (amour). Abraham. Swann. Simon. C'est dans ces conditions que Simon décida de continuer à écrire, en quelque sorte, le « premier » roman historique de l'histoire. Proust avait écrit le dernier roman préhistorique digne de ce nom et le premier (sans guillemets) roman « historique » (avec). Produisant cette auto-découverte, simplement, il était impensable à Simon de ne pas s'y frotter, la chose en valait vraiment la peine, le plaisir et les jours, le temps. Simon écrit : La Découverte de l'amour et du passé simple. Simon écrit, écrit, écrit. Simon écrit.

Plus tard, beaucoup plus tard...

Mais pour l'heure, il n'en était pas encore là. Il ne faisait pour l'heure qu'écrire la Découverte de l'amour et du passé simple ! Pour l'heure...

D'autres choses encore arrêtaient Simon en lecture de Recherche. Paradoxalement, « lisant » la madeleine, il n'eut pas conscience sur le champ de partager, éventuellement, une situation

humaine que tout un chacun pouvait revendiquer, y compris Proust : à savoir, éprouver. En « lisant » la madeleine il n'eut pas l'idée de la comparer avec des goûts, ou un goût que lui-même estimait « irretrouvable ». Et encore moins de comparer entre ce qu'il n'écrivait pas encore, lui, et Proust qu'il lisait. D'abord parce qu'il lisait, tout simplement, et qu'il prenait plaisir à s'informer du monde de Proust, en parcourir l'univers. Ensuite parce que Proust « était » un écrivain (interdit du rapport transgressif à l'écriture) et qu'il ne lui venait pas à l'esprit que la comparaison puisse être même envisagée. Et pourtant, Simon, comme d'autres avait déjà goûté, même des madeleines. Mais tout ce qu'écrivait l'autre lui appartient. Et le goût, la mémoire du goût qui plus est, une fois écrit, c'est l'écrit, c'est l'écrit de l'autre, pour qui lit. Proust, se disait Simon, est un Français, élevé en français, qui parle et écrit le français comme personne. Proust peut donc être un écrivain et « perdre » son temps à le rechercher, et à redire comment il ne « regoûte » pas une madeleine. Simon, non. Simon est un juif né en Algérie, pays arabe, de nationalité française. Où la littérature et les écrivains étaient, sont, de nationalité française parce que c'est ainsi. Il y a des pays à temps perdu où l'existence des écrivains est concevable, la perception par leurs lecteurs ; et il y a des pays sans temps, ni perdu ni rien, sans histoire où le mot lui-même n'existe pas. Des pays de conteurs, peut-être, pas d'écrivains. D'écrivains écrivant, publiant des livres, lus. Simon d'Algérie lisait les écrivains, de France, mais il fallut que Simon d'Algérie devienne Simon de France... plus tard, beaucoup plus tard... C'est donc, curieuse chose, l'impossibilité de la comparaison, son caractère absolument inimaginable, inconcevable, qui commanda, présida, à la découverte de la recherche. Proust était écrivain. Simon était lecteur, aimait lire, lisait. Simon lisait. Simon lit, lit, lit. Il ne lui vint pas alors à l'esprit de rechercher, pour lui-même, quelle était peut-être « sa » madeleine. Si c'était la glace à la vanille ou l'orange-

lime, ceci ou cela, non, pas du tout. Il lui vint que Proust était écrivain, l'auteur était l'auteur, et qu'il l'avait lu. Monde inaccessible.

C'est, vraiment plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon se mit à écrire... la découverte de l'amour et du passé simple...

Simon vit une tasse de thé et des gâteaux, un être songeant. Il vit la simplicité de la situation, parce qu'il avait lu la complexité de sa description, et qu'ayant commencé à se décrire, il fut confronté non au même problème, mais à un problème identique résolu, déjà, par un autre. C'est cette solution qui faisait son problème. La solution était (passé) le problème (présent).

C'est vraiment plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon se mit à écrire... la découverte de l'amour et du passé simple...

Au demeurant, quand à treize ans, justement lorsque ses parents vinrent enfin emménager à Champigny, après le premier trimestre scolaire qu'il passa chez Hanna et Salomon, Marie, sœur aînée de Jeannette, lui confia un « ouvrage important » assurait-elle, intitulé *A la recherche de Marcel Proust* d'André Maurois, Simon, confusément, bien qu'il tenta de lire la chose, se dit qu'il préférerait les œuvres plutôt que des ouvrages sur la vie de ceux qui les avaient écrits. Il feuilleta le livre, en lut quelques pages et s'aperçut, eut tout de même le temps de s'apercevoir, passage lu et relu, que le biographe avait détecté des ascendants juifs chez l'auteur. Le phénomène ne manqua pas de le retenir. Simon, hébété, en doutait presque. Puisque n'ayant pas encore lu Proust, ayant simplement découvert son visage, son portrait ici ou là, sa mise, et en ayant « entendu parler », il avait du mal à se figurer comment d'un écrivain à l'apparence aussi française on pouvait dire que du côté de sa grand-mère des noms juifs apparaissaient. Mais c'était vrai. C'était la stricte vérité. C'était écrit. Mais c'était pourtant vrai.

C'est plus tard, beaucoup plus tard, quand il lut la Recherche, et même après, ces derniers temps, qu'il comprit que le « judaïsme »

en quelque sorte universel de Proust était un judaïsme littéral. De la lettre. Lettré. Obscurément d'abord, par la distance, la distance de la lettre avec toute chose, tout être, toute pensée que tout auteur maintient avec tout autre, tout autre que la sienne, sien, être, pensée, chose. Distance du monde à « son-monde ». Distance-monde. Distinction. Mot. Lettre. « Dist », la « dist » ou le « dist ».

Mais plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon se mit à écrire... la découverte de l'amour et du passé simple...

...qu'il comprit non plus le judaïsme universel de Proust mais la littéralité universelle du « dist » de Proust, du « judaïsme » de Proust, c'est-à-dire la littéralité universelle de l'écriture de Proust, parce que tels les Hébreux ayant donné la Loi écrite du monde, Proust avait donné le monde Ecrit de notre « loi », le récit fabuleux du temps de tout un chacun, notre loi propre, notre vie, le roman, notre amour et son passé simple.

Mais plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon se mit à écrire... la découverte de l'amour et du passé simple...

Pour l'heure... Simon... Abraham. Swann. Simon. Abraham, Swann.

C'est plus tard, beaucoup plus tard... Simon allait plus loin. Proust avait en quelque sorte accompli jusqu'à son terme la préhistoire de la littérature : l'objet d'un roman n'était que la réalisation du désir de l'écrire. A la fin du roman, quand Proust n'écrit plus, il commence à écrire, va commencer, écrit. La fin de vouloir écrire finit d'écrire, Proust n'écrit pas : il écrit qu'il « va »... écrire ! Si Proust avait écrit !

Mais alors ? Pour qui veut commencer ? Pour qui veut commencer d'écrire réellement, et non pas « finir » par écrire ? Comment faire ? Comment faire pour commencer à écrire ? Sinon en écrivant.

C'est dans ces conditions, qu'en 1977, deux ans après avoir achevé la lecture de la Recherche, que Simon décida d'écrire que Simon écrivait. Que Simon, « Simon » et que Simon écrivait. Simon décida d'écrire « Simon », la vie. Et « Simon », le roman. Simon écrit Simon. Simon écrit « Simon ». Et c'est dans ces conditions aussi que Simon commença d'écrire la vie de Simon, mais ne la commença qu'à partir du moment où Simon commença d'écrire. Commença d'écrire le roman, « Simon ». Simon écrit la vie de Simon, passée, présente en signalant qu'il avait commencé d'écrire, dans le roman.

Or, en commençant d'écrire, d'écrire Simon, et « Simon », le roman, Simon fut confronté à un problème qu'il n'avait jamais résolu avec satisfaction, un problème d'ordre grammatical, linguistique, de conjugaison.

Le traitement du passé simple

Ayant commencé d'écrire, un roman intitulé « Simon », Simon se devait, pour les scènes au passé, de choisir au moins entre l'imparfait, le passé composé et le passé simple. Une prédilection accentuée pour le passé simple et son usage répété, un goût pour la fantaisie, et une certaine inclination à s'essayer à la virtuosité le conduisirent à vouloir modifier les terminaisons, les finales conjuguées du passé simple.

Simon se disait ceci : « Simon », le personnage de « Simon », le roman, roule en cyclomoteur, disons qu'il « cycle », pour inventer un verbe, transgression légère et sans dommage, admissible, amusante. Toujours au passé, Simon roule lentement, on dira « Simon cyclant... » ; Simon se dépêche, va très vite, avec inquiétude de retard, « Simon cyclit... » ; mais Simon roule, vite encore, et rêve en même temps, plaisir aigu de la vitesse « Simon cyclut... » ; Simon pleure, « Simon cyclotant... » ; Simon est en panne, « Simon cyclot... » ; Simon arrête le moteur et pédale, « Simon cyclite... » ; Simon s'arrête, « Simon décycycle... » ; Simon démarre « Simon cycla... » ; Simon chagrin, « Simon cyclint... » ; que Simon cycle, cyclasse ou cyclusse, il était, en tant que Simon roulait, tant que Simon roulait, Simon roulait, roulait, roulait... il était subjonctivé par le cyclo, mais en tant qu'écrivant « Simon », le roman, subordonné au passé simple. Simon écrivait, écrivit, écrit. Et cyclette ? Et cycler de Versailles !

C'est ainsi que Simon, par souci extrême de la précision (mais qu'est-ce qu'un roman sans précision ?), en commençant d'écrire « Simon », le roman, décida qu'il y avait, dans le roman, autant de terminaisons du passé simple, du verbe « cycler » tout au moins

(c'était l'activité majeure de cet épisode de la vie de Simon dans « Simon »), qu'il y avait de modes, de natures différentes d'accomplissement d'un même acte, subsumer sous un pauvre et unique verbe. Il laissa de côté les « cyclait » trop courus et les « cycla » stéréotypés, pour recourir aux inventions les plus appropriées aux états et aux gestes infiniment variés de la ballade en cycle. Cyclade. En réalité, trois grands noms présidaient à son projet romanesque d'ensemble, qui prit forme embryonnaire dès 1977 sous les espèces de la trituration acrobatique du passé simple, mais qui ne se dessina réellement que plus tard, beaucoup plus tard... quand Simon découvrit...

Proust, d'abord, on l'a vu, pour le rapport entre une recherche et une découverte, Temps perdu et Présent.

Mais quelque temps après, Simon, autrefois étudiant en philosophie, ayant lu Foucault, aborda par loisir une interview du même, où le professeur au Collège affirmait que pour véritablement comprendre un « individu » dans son histoire propre, il faudrait disposer de l'ensemble infini et « irrassemblable », inconcevable pratiquement, des archives-papiers, des archives-gestes et des archives-paroles de « cet » individu. Simon s'amusa alors à se dire, à son tour, que s'il voulait tenter de relever le défi philosophique et narratif du maître, il fallait qu'il s'y consacre dès à présent, tout de suite, Simon avait 30 ans, et qu'il ne perde pas une seule seconde en palabres ou en travaux courants mais qu'il écrive, écrive, écrive. Simon écrit. Simon écrit, écrit, écrit. Simon écrit « Simon ».

L'autre regard, l'autre « patron » et l'autre maître sous lequel Simon pensait « Simon », le roman, c'était Picasso.

C'est un jour, à la fête de l'Humanité, que Simon, en feuilletant un ouvrage biographique, lut, médusé : « Je ne cherche pas, je trouve ». Dès cet instant, Simon pensa que cette phrase était tout à la fois la marque de la plus grande simplicité et du génie humain.

Quand Simon commença d'écrire « Simon » et que plus tard,

beaucoup plus tard, il continua d'écrire, il continuait, il continue, quand Simon, là, écrit... il écrit la découverte de l'amour et du passé simple, et découvrant, il ne cherche pas mais trouve, là, trouver, découvrir.

Plus encore, lisant un autre jour, tout aussi décisif rétrospectivement, mais influent intellectuellement et instantanément, lisant donc une étude de Roger Caillois, parue dans *Le Monde*, sur le sens dernier de l'œuvre entière de Picasso, son « dessein », sa nécessité esthétique, son programme, en un mot sa raison d'être, Simon fut suffoqué littéralement par la nature du propos. L'essayiste, l'esthéticien prétendait que Picasso en imitant (refaisant pratiquement toute l'histoire de la peinture) tous les peintres qui l'avaient précédé, y compris lui-même, le maître espagnol n'avait en fait procédé qu'à une immense œuvre de destruction généralisée de l'art pictural, meurtre symbolique élargi, et que certes génie en son genre, Picasso faisait figure de génial imitateur, mais imitateur tout de même ! « Soyons les Picassos de la littérature » se dit Simon mais, si Caillois dit vrai, ce qui est contestable, au lieu « d'imiter » les formes, toutes les formes jusqu'à présent offertes, dans l'histoire de la littérature des possibilités romanesques, redécouvrons, découvrons, dans la narration présente, là, en écrivant, ces mêmes formes comme autant d'artifices de représentations préhistoriques de l'écriture : comme si Picasso était le dernier écrivain-peintre de la préhistoire quand Proust était, lui, le dernier peintre-écrivain de la préhistoire.

Pour justifier son travail, son œuvre originale, Picasso avait eu besoin de « refaire » les autres et Proust d'écrire l'histoire de son faire avant de faire, sans faire, en faisant, commençant. « Faisons ! » se dit Simon. « N'imitons pas ! » Ne disons pas « je vais écrire ! ». Ecrivons ! Faisons ! Ecrire : Simon écrit, écrit, écrit, mais c'est plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon découvrit... Picasso répétait, et Proust bégayait. Simon cessa de parler, écrit. Simon écrit, Simon écrit, écrit, écrit, commença d'écrire :

« Simon ». Plus tard, beaucoup plus tard... Picasso et Proust s'étaient frottés à l'originalité relative, Simon voulait, voulut, s'essayer à l'originalité tout court, toute, courte. Ni absolue ni relative, l'originalité de « Simon ». Et Simon, « Simon ». Simon, l'original.

Foucault proposait la singularité absolue et universelle dans la narration réaliste, capillaire. Proust annonçait qu'on pouvait commencer à écrire la singularité absolue et universelle, lue, s'écrivant. Picasso avançait l'audace de toutes les formes singulières, absolues et universelles concentrées en une, présente ou à venir. Simon écrit « Simon ».

Mais c'est plus tard, beaucoup plus tard... quand Simon découvrit... qu'il écrivait... Écrit... la découverte de l'amour et du passé simple...

Et ce que Picasso semblait, d'après Caillois, restreindre aux formes de la représentation Artistique, Simon s'ingénia à l'étendre aux formes de l'existence humaine, aux passions, à l'amour. Et ce n'était pas la redécouverte des formes antérieures de la représentation humaine du monde humain qui préoccupaient Simon mais les formes présentes de l'existence de l'humanité dans le monde. Simon se voulut inimitable, Simon décida d'être inimitable. Parce que ne pas être imitable, être original, était le lot commun, l'être romanesque, historique, de tout un chacun. Tout un chacun est, tout un chacun *est inimitable*, se dit Simon. C'est ainsi.

Ce désir, original, restait inimité. Et tout original, suivant Simon, serait inimité, parce qu'inimitable, parce qu'original, originé. Tel... quel. Mais, quel « tel ? »... Simon était inimitable.

Jusqu'à présent les écrivains n'ont fait que se souvenir du monde. Il s'agit maintenant de l'écrire. Abraham. Swann. Simon. Abraham, Abrahann, Swann.

Simon, le roman, bible de Simon, être réel

Ecrire ? Dit-il ? La chose est transgressive absolument, chez Simon.

Il faut mentionner ici un élément primordial et de tout premier ordre concernant Simon, l'histoire de l'écriture en général, de la littérature en particulier, et, pour parler comme aujourd'hui de « son-rapport-à » l'écriture. (Pour ce qui est du « rapport-à », lexie contemporaine en vogue, la chose sera précisée, si besoin est, ultérieurement).

Quand Simon, jeune, commença de lire ce qui était déjà écrit (comment faire autrement ?), mis à part ses albums ou lectures infantiles, le premier texte ainsi visé le fut sous le doigt d'un rabbin suivant les lignes écrites par Dieu en personne : la Thora, la Bible. L'œuvre première était alors, fut, l'œuvre écrite de Dieu, Dieu avait écrit. Simon lisait.

Puis Simon alla en classe. Eut des dictées. D'écrivains français. Les Français écrivaient, faisaient des dictées que les élèves, Simon, recopiaient. Simon recopiait l'œuvre dictée écrite des Français de la France.

Simon vint en France et lut. Il lut des écrivains qui avaient écrit. Pas ceux qui faisaient des dictées. Ceux qui écrivaient. Ceux qui avaient vu, lu, le monde qui leur avait dicté l'écrit. Tel ou tel. Tel

ou tel écrivain, à nul autre pareil. Tel style et non tel style. Tel style oui, tel style non. Tel. Simon lut des écrivains, français de France ou étrangers de l'Etrange, qui avaient écrit. Ecrit. Des écrivains écrivants et Simon lisant.

Quand Simon commença d'écrire « Simon », le roman, Simon ne se prit pas pour un écrivain (impossible), mais Simon écrivain se prit pour Simon écrivain (les écrivains-écrivains avaient publié des livres lus et « étaient » écrivains-devenus) ; il ne se prit pas non plus pour un auteur de dictée (encore moins) mais Simon se prit (encore plus), Simon se prit... pour Dieu : Tout. C'est TOUT !

Simon écrivain se prit pour Dieu puisque n'étant pas réellement, historiquement, complètement Français, Simon ne serait jamais écrivain, et parce que le seul modèle référent initial à quoi, dans son enfance, histoire culturelle, il pouvait s'accommoder c'était le texte divin, l'écrit de Dieu, lu et relu, mais en hébreu. En écrivain, tel Dieu, Simon égalait Dieu. (Qui, il faut le dire, ressemble étrangement à un écrivain prolix). La chose ne fut pas sans problème, ni trouble. Simon, en écrivain, eut le sentiment de commettre un acte délictueux, un acte qui l'expulserait de la communauté primitive, sans pour autant pouvoir l'identifier à la communauté écrite, écrivante, des écrivains, apanage exclusivement réservé aux Français de souche, historique, de France.

Simon n'était plus « juif » parce qu'il écrivait, des romans qui plus est. Mais Simon ne serait jamais écrivain parce qu'il ne serait jamais plus Français, puisqu'il ne l'avait jamais été vraiment, ne l'étant pas, Simon est Juif né en Algérie (écrivaient les Français qui écrivaient sa nationalité sur un papier en France). Simon n'était plus, mais Simon ne serait pas, jamais. Les écrivains n'ont pas de patrie.

Mais Simon était-il ? Et comment faire, comment savoir ? C'est plus tard, beaucoup plus tard... lorsque Simon découvrit... que les écrivains n'ont pas de patrie... Pire même, Simon prétendait écrire

des romans, un roman, « Simon », le roman de Simon. Passe encore si d'aventure, Simon s'était contenté de commenter inlassablement la Thora, l'écrit de Dieu, ou s'était laissé aller à vouloir écrire des vérités, philosophiques par exemple, mais des romans ! La chose devenait, deux fois, transgressive absolument.

Un roman c'est, généralement, l'histoire d'un ou plusieurs individus en chair et en os, un héros principalement. Un individu « libre », se nommant, nommé, agissant, agi, et faisant, fait, à son gré, défaisant les circonstances environnantes et déterminantes : choses impensables d'un Juif né en Algérie, même nationalement Français.

Le Sud, l'Orient proche ou extrême, le monde-tiers, les pays à dominante culturelle religieuse et sacrée ne connaissent ni l'individu libre ni sa liberté romanesque, romancée, inventée, libre, libre d'écrire. D'écrire ceci ou cela, comme bon leur semble, libre. Ils content ou poétisent, mille et une fois. Ils racontent, insatiables, mais n'écrivent pas, ne romancent, et n'inventent. Ecrire parce que j'écris : phrase « imprescriptible ». Un spectre hante tout l'Orient, c'est le graphisme. (« Je »... écris !).

Là où le roman existe c'est que l'individu a commencé d'apparaître et que Dieu a en quelque sorte achevé d'exister. Plus le roman, comme genre, s'amplifie, plus l'être (comme espace) paraît et l'Être (comme catégorie) disparaît. Humanisme d'amour-de-soi-du-genre, du roman. Humanisme romanesque. Tels sommes-nous, tels nous sommes, tels. Tel ou tel ou tel ou tel... Nous sommes, tous, des vrais romans. Quels ? Tels !...

Mais à l'époque, en tout cas, Simon était encore Juif. Et c'est dans ces conditions que Simon commença d'écrire « Simon », le roman, et c'est plus tard... beaucoup plus tard... que Simon découvrit...

Êtres humains de tous les pays, non-écrivains de tous les pays, prolétaires de toute écriture, écrivez-vous !

Abraham. Swann. Simon. Abrahan, Abrahann, Abrahaann, Swann.

Le passé simple de Simon

Quand Simon prétendait avoir maille à partir avec le passé simple, ce n'était pas par ludisme ou volonté d'originalité superficielle en conjugaison terminale. Il s'agissait d'un problème fondamental de l'art narratif et de toute l'esthétique du roman.

Une constatation d'abord : si presque tous les temps sont utilisés dans la conversation, le passé simple ne l'est plus. On dit plus volontiers : « je prenais » que « je pris »...

Cette pratique orale conduit Simon à repérer le passé simple comme un mode strictement scriptural. Simon écrivant, écrivant « Simon », le roman, il aurait à faire à son mode temporel spécifique, le passé simple.

Devant lui, devant le passé simple Simon éprouvait une impression comparable à celle qu'il recevait d'un bon élève Français, discipliné, sûr de lui et dominateur. Pour un bon élève Français, sûr de lui, de son nom, de son pays, de son histoire, de son passé précisément, de sa géographie, de toute sa tradition, ici présente, par sa bouche, dans ses yeux, et sous sa plume, sur ses cahiers,

pouvant se rendre à la campagne sur la terre de ses ancêtres, en vacances, chez une grand-mère ou même une arrière-grand-mère, sachant s'exprimer et raconter sa vie, narrer, dominant donc son passé, vivant pleinement son présent unique, et projetant un futur français, sûr, de français dominant de France, ce bon élève donc, ce passé simplement incarné, sûr de lui, dominant tout cela, paraissant comme le produit contemporain d'un ensemble de faits et gestes successifs et chaque fois instantanés (passé simple), qui lui permettait cette arrogance factuelle et verbale (le présent de l'indicatif), augmentée du « nous » français collectif. C'était comme si tous les mots étaient devenus bleus-blancs-rouges. Arborant ou le bonnet phrygien ou la perruque poudrée, ou l'un sur l'autre. C'était le drapé verbal d'une langue tricolorée. (Barthes l'a écrit et analysé, avec quelle finesse ! « *Le degré zéro de l'écriture* »).

Mais avoir un passé, c'est bien, c'est simple, mais c'est n'en avoir qu'un ! Et dire « je fus » quand « je suis ici » (être Français), alors que Simon « avait été là-bas » (passé composé algérien) mais « était ici » (imparfait français) désormais, tout ceci faisait la différence entre un bon élève et Simon. Le passé simple est le stade suprême de l'impérialisme. Son temps, sa conjugaison et son mode narratif.

Quelque chose de ridicule enveloppait alors ce bon élève au passé simple, quelque chose d'une certitude trop affichée, d'un sens unique et uni régulièrement avancé, du passé simple au présent, histoire mono linéaire, quelque chose comme une reconstruction, après-coup, d'un événement qui avait eu sa durée mais qui n'apparaissait plus que dans l'instantanéité, le momentané, pour les narrateurs ultérieurs. (De plus, « nar », en arabe, homophonie de hasard, signifie « semblant »).

Quelque chose comme le mensonge de ceux qui prétendent que l'histoire s'est déroulée ainsi, et ainsi, et ainsi, par suite d'actes volontaires, déterminés par un sujet au présent du passé simple,

première personne du singulier, telle qu'il la raconte, et qui pourtant, partant, croit plus au fait de récit qu'aux faits eux-mêmes, quelque chose d'inhumain presque, qui renomrait l'événement passé, le geste humain, le surnommait distinctement, l'isolant artificiellement.

C'est la certitude-de-soi du présent d'un bon élève-qui-sait-tout, qui affiche le passé simple comme si l'œuvre antérieure, l'acte accompli, étaient réductibles au pointillisme d'un mode temporel, d'une « approche » narrative, suites de causes nécessaires du fait jusqu'au récit, et perdaient leur épaisseur autrefois humaine, existentielle, faculté d'irruption, à l'improvisiste.

Mais par là-même, en faisant usage, dans ses copies, du passé simple, le bon élève français manifestait aussi la liberté de l'historien, qui écrit ce qui lui chante, c'est-à-dire la liberté de celui qui écrit l'histoire et qui, par conséquent, peut écrire que tel ou tel fait s'est produit à telle date, telle heure, précisément...

Le passé simple devenait alors, à la fin, le mode de la précision ultime, inconnue orientale, et par là-même de la liberté écrivant cette précision.

Mais c'est plus tard, beaucoup plus tard... quand Simon découvrit...

...que le regard d'un bon élève Français qui écrit, répète, recopie au passé simple l'histoire de France, dont l'Algérie fut un simple mode temporel l'espace d'un temps, comme un siècle et demi, dont l'Algérie était devenue un simple « passé » ; (France dont l'Algérie venait simplement de se passer) ; que ce regard, donc, signifiait, confronté au simple regard de Simon, sans plus de passé : Simon passant, passant en France, simplement, et découvrant le passé simple... France... Algérie... France... passé simple... qu'il commençait... (passé simple ?...)... plus tard... beaucoup plus tard... d'aimer... d'aimer le passé, comme son présent, d'aimer son présent, son passé, simplement, et d'aimer écrire (passé-présent

conjugués) ce passé, présent, ce passé devenu simple, simple présent, simplement, d'aimer écrire, d'aimer, d'écrire... d'écrire la découverte de l'amour au passé simple, de l'amour et du passé simple, de l'amour, passé simple, du passé, simple amour. Amours passés.

Dans les romans (au passé simple) c'est le passé qui domine l'histoire présente. Dans l'histoire présente (de Simon, dans « Simon », le roman) c'est le présent qui domine le passé. Simplement.

La critique du passé simple est la condition préliminaire de toute écriture. Le passé simple est le cœur d'un monde sans cœur, l'écriture d'un monde sans présent, il est l'opium de l'écrivain.

Quand toutes les conditions historiques seront réunies, le jour de la résurrection littéraire sera annoncée par le chant éclatant du présent.

Pour l'heure... Simon... Le « Rex » était...

Abraham. Swann. Simon. Abrahan, Abrahann, Abrahaann, Abrann, Swann.

Le prénom de Simon

Et c'est réellement plus tard, beaucoup plus tard, quand Simon littéralement écrit et commençait de publier, sans le savoir mais en l'entrevoyant, pressenti, quand Simon, plus tard, beaucoup plus tard, commença d'écrire ET publier qu'il fût confronté à un, et même plusieurs, problèmes insolubles. Avant et pendant qu'il écr... qu'il écri... qu'il écrit... qu'il écrivit... qu'il écrivait... la... découverte...

Etant donné la façon dont il abordait le problème narratif dans son ensemble, et dans son histoire limitée en particulier, limitée par la résolution proustienne qui posait la question de l'originalité originée (finir par commencer à écrire) ; relimitée par Picasso qui posait la question sous la forme de l'originalité relative (imiter et

faire-refaire-défaire tous les autres) ; et surlimitée par Foucault qui posait la question de l'originalité absolue (toutes les archives d'un être singulier font son « roman ») ; il devenait difficile, très difficile à Simon, d'un côté de titrer son travail et de l'autre de le signer.

Et effet, contrairement à beaucoup de ses « ex-compatriotes » (jeunes juifs du Maghreb qui faisaient comme lui leurs premières armes en littérature), ne se laissa-t-il pas prendre par les pièces tendus de l'exotisme, ni par les modes faciles des récits en vogue (parlé, reporté) mais eut soin de tenter de réfléchir aux ressorts noués de la médication romanesque.

Le titre s'imposa alors. Et c'est dit.

Mais le nom. Le nom surtout faisait problème (insoluble par le pseudonyme qui ne peut que déplacer la question).

D'abord un problème de fond. Dans les conditions où il se plaçait il y avait DES... problèmes narratifs à résoudre, IL Y AVAIT « un » problème narratif à résoudre : celui de la conjonction de l'originalité d'origine, l'originalité relative et l'originalité absolue ; et cette conjonction ne pouvait se résoudre QUE par le travail de l'écriture en quelque sorte repliée et pliée (plusieurs fois) sur elle-même comme couches récitantes, dictés successifs, se répondant l'un et l'autre, l'un à l'autre, et se correspondant, efficients. C'était un problème de stricte écriture et non d'écrivain, un problème de littérature et non d'auteur, un problème d'œuvre et non d'autorité (auteur, signature). C'était montrer que PARTANT de CETTE écriture-là ON ne pouvait aboutir qu'à CETTE écriture-ci, et que certains autres, plusieurs autres ayant résolu le problème de l'esthétique narrative sous cette forme antérieure, ON ne pouvait désormais le résoudre nouvellement QUE sous cette forme-ci. C'était montrer la nécessité que dans l'ordre lettré, de la lettre et de l'écriture littéralement, c'était NON PAS SIMON qui avait DECOUVERT « la découverte de l'amour et du passé simple » mais bien plutôt « la découverte de l'amour et du passé simple » qui lui était

APPARUE comme une forme enfin trouvée, absolument nécessaire au romancier et « contingente » au romancier, forme de la création romanesque renouvelée, parce que c'était ainsi qu'avant lui le problème AVAIT ETE envisagé et que c'était ainsi qu'ON POUVAIT, DEVAIT l'aborder aujourd'hui. « Contingente » donc mais historiquement *nécessaire*.

Aussi bien, il était assujéti au problème esthétique générale de « l'abstrait-de-l'auteur » ou de l'abstraction active, activante, travaillante. Pour travailler, travaillée, re-RE-travaillée. C'était LA forme, la forme récitativa, la chambre noire, la caméra obscura qui travaillait, en lui et par son biais, sous sa plume, sur sa plume, là, ici, et par son bras, sa main et sa tête, sa machine et le « style », LE... « styl » du style, le stylo-stylet ; mais c'était l'absence du sujet de l'énonciation narrative qui faisait la matière sans nom de sa matière sans nom. L'écrivain relevait alors du fantasme (ou « être écrivain » ou écrire) et l'auteur de la présence absente, autre. C'est l'écriture qui écrivait. La littérature qui se poursuivait. Et l'auteur qui se cherchait.

Il eut donc un mal fou à admettre l'appropriation du phénomène, même l'auto-appropriation, la possession, le « droit » d'auteur parce que c'était du « réel d'auteur » (d'autre) et parce que (pour prendre une image qui ne convient pourtant pas : une loi scientifique ne porte le nom de son chercheur que par commodité et non par nécessité phénoménale) ; parce qu'un degré d'évolution d'un mode narratif n'appartient pas à celui qui en produit le moment factuel, la facticité, mais au PROCESSUS narratif d'évolution NARRATIVE lui-même. Il écrivait parce que l'écriture s'écrivait.

Comment signer dans ces conditions ? Comment signer de son nom ?

D'autre part, à la différence des sciences, en littérature, le mode narratif conduit à l'absence du sujet énonçant, ne conduit à cette absence QUE parce que le sujet narratif est absent du sujet narré

présent (il s'agit de son passé, qui est PASSE) ET de l'objet narré (il s'agit du passé, qui est son présent), son présent d'écriture. Ecrits.

L'écrit de celui qui écrit, et celui qui écrit avec, sont présents à leur absence (dans le passé) et absents à leur présence (dans l'écriture, le présent). Présent à l'absence et absent au présent. Comment signer ? Dire son nom ? Absent-présent-absent ?

Et l'écrire ?

Car le nom appartient au nommant, au déjà-nommé-nommant, c'est-à-dire à celui qui donne le nom, c'est-à-dire celui qui écrit le nom, c'est-à-dire à celui qui écrit, c'est-à-dire à ce qui s'écrit, c'est-à-dire à ce qui écrit « se », soit soi-même, soit la narration singulière, absolument singulière, soit le roman ; et ce qui écrit « se » (soi) c'est ce-qui-écrit et c'est « ce-qui » (relation à « ce »), et c'est « ce » : le ceci de ceci qui est ceci. Ce et non ce. Ceci et non cela. Ce précisément. Précision (et non circoncision). Singularité (et non universalité christique). Ipséité (et non généralité historique, collective). Aucun écrivain ne porte son nom seul et son nom seulement. Drame de la nomination. De la patronymation. De la prénomination. Drame de Simon. Les écrivains sont les noms sans-noms de l'histoire. Noms non-noms. Les signifiants prolétaires du signifié. Les prolétaires signés et signant. Les Absents. Les Insignifiants. Les Innommables. Nommant et se nommant. Rien.

L'écrivain c'est TOUT signant RIEN.

Mais ensuite un problème de forme. Etant entendu que la chose était parvenue à Simon sous la forme du travail de SON écriture proprement dite, il devait d'un côté le signifier aux autres, tous les autres, par son nom, tous les autres noms, en signant de son nom, en écrivant aux autres, nom qui n'était pourtant pas seulement le sien ; et d'un autre côté convenir par ailleurs d'attribuer la forme-formée de son récit patronymique (un patronyme est lui-même notre premier récit, récitant, « roman » d'origine) au fond-à-former de son récit foncier, romancé, de son roman, de son histoire sin-

gulière.

Or ce nom avait une histoire, une histoire juive, une histoire d'Algérie, et une histoire d'Algérie-la-France, qui connotait immédiatement son « fond » narratif d'une forme « ben » déterminée, sur-déterminée s'il en est (comme toutes les formes patronymes). Mais dans son cas, cette forme était continentalement et culturellement décalée, non directement rapportée à son objet. L'Algérie, pays sans roman, monde sans romans, aux romans du colonisant, colon romançant, romancé, roman-colon. L'Algérie, pays dont le roman à conquérir était la « colonie » de la colonie, dans le pays, la métropole du colonisateur. Le roman est l'Algérie-de-la-France en France de Simon. L'Alger-de-la-france-en-france. La terra incognita. Le pays revenu et jamais parti. Nul. Le pays introuvable, inexistant, symbolique, l'Algérie de papier de l'Algérien Français en France. Un lieu, le non-lieu, l'utopie, l'utopie de Simon, son non-lieu, son « nom-lieu ».

Un « ben » n'est pas littéral, littéraire, franchement lettré, « français » soit « roman » (la langue romane) et « romanesque » (littérature). Un « ben » est « fils de » soit significativement, nominale-ment (SUR-PRE-ANTE-DE)-NOMME, DEJA NOMME. Dénommer est œuvre d'écrire, mais un dénommé déjà nommé en « fils de » doit se dénommer deux fois.

Comme nommé et comme « fils de » ainsi-déjà-nommé : double drame.

Résolu plus tard, bien plus tard, beaucoup plus tard... en écrivant... quand il écrit la découverte de l'amour et du passé, SIMPLE.

Signé Simon.

Puisqu'aussi bien, voulant nommer, voulant le nommer, et voulant nommer Simon, les parents de Simon dénommèrent, le dénommèrent, en un autre... celui qui écrira, écrivant, écrivait, é... plus tard, beaucoup plus tard, écrit, écrit, écrit... écr... éc... é... la

découverte... de... Simon.

Simon.

Abraham. Swann. Simon. Abrahan, Abrahann, Abrahaann,
Abrann, Awann, Swann.

Le présent de Simon

Simon est là. Présent. Devant. Simon écrit « Simon », le roman. Quand Simon écrit « Simon », le roman, il y a trois Simon. Le même. Il y a Simon qui écrit, présent. Il y a le « simon » de « Simon », le roman, le personnage. Et il y a le Simon, passé, qui est écrit, parce que « l'auteur » de Simon, Jeannette-Joseph, auteurs-géniteurs, s'aimant dans le passé, appellent d'abord Simon simon et se ravisent ensuite pour le nommer autre, non-simon. Non-Simon.

Alors, Simon écrit « Simon », le roman. Et ainsi faisant, il se renomme, comme nommé Simon. Autrefois.

Le premier Simon réel, c'est Simon nommé par Joseph-Jeannette. Simon le bien-nommé. Ce Simon réel devient imaginaire, Simon le mal nommé, parce que Simon nommé-Simon, dénommé, devient Simon non-nommé Simon, Simon nommé non-Simon, Simon devient non-Simon. Autre. Autrement nommé. Simon réel devient Simon imaginaire, dans l'imaginaire Joseph-Jeannette. Simon le mal-nommé.

Le sachant, et nommé autre, nommé autrement, par exemple... Simon reste nommé Simon. Sur le papier. Sinon, Simon est autre. Autrement nommé. Autre nom de Simon. Autre réel. Réellement autre. Mais Simon est Simon. Sur le papier.

Quand Simon prend du papier et écrit, Simon, Simon lui-même (façon de papier) va écrire « Simon », le roman ; Simon réel devenu imaginaire dans le réel va devenir réel dans l'imaginaire, réellement imaginaire, soit un roman. Roman vivant. Réel. Simon réel n'est plus qu'un roman. Simon réel n'est plus qu'un roman. Simon réel est un roman. Plus Simon est réel plus c'est un roman. Le roman de Simon. Simon est « Simon »-roman.

Mais en devenant un roman, Simon devient, redevient réel. Un roman réel. Un réel roman. Un réel. Pour être ce qu'il est et qu'il n'est pas, Simon devient non-pas Simon mais « Simon », le roman. Un être en roman.

C'est pourquoi Simon écrit « Simon », écrit, écrit, écrit... toute la vie de Simon, tout le réel de Simon, le réel de tout Simon, qui n'est pas la vie de Simon, qui n'est pas le réel de Simon, qui n'est pas tout le *réel de Simon*, mais de l'autre, l'autre-Simon même qui ne s'appelle pas Simon. Mais par exemple... Mais, « Simon ». C'est pourquoi il appelle Simon « Simon », Simon appelle Simon, quand il écrit « Simon », le roman, et qu'écrivant le roman de Simon il ne peut que conserver aux êtres réels leurs noms réels. Aux autres,

leurs noms réels, et à Simon son non-réel, soit son nom. C'est le nom de Simon qui n'est pas réel. Le sien ne l'est pas. L'autre l'est. Les autres sont réels et portent leur nom. Leur nom réel. Simon ne porte pas son nom réel, il porte son non-réel, le nom de Simon. Les autres sont d'autres noms. Mais Simon est l'autre nom.

Simon est autre. Auteur imaginaire du nom imaginaire d'un être réel. Imaginaire auteur parce que ce nom est l'imaginaire de l'autre. Mais Simon n'est réel que dans l'imaginaire, quand Simon écrit « Simon », le roman. Simon vit et veut vivre et veut devenir, être réel, réellement Simon.

Simon écrit Simon ? Simon écrit « Simon ».

Simon est réel. Mais n'existe pas. Autre.

Simon auteur. Si mon auteur !... avait écrit et dit « Simon » !

Mais l'auteur de Simon, être, n'a fait que nommer Simon... sur le papier.

D'où Simon, écrivant, sur le papier écrit « Simon », « Simon », « Simon »...

Jusqu'à essayer d'être, devenir Simon.

Simon est là. Non. Simon est là-bas. Sur le papier. Où c'est écrit. Simon est écrit par Simon. Simon, c'est quelques pages. Là. Ici. Quelques pages écrites. Ici et là. Ces quelques pages.

Simon ?

Simon n'écrit pas de roman parce qu'un roman est imaginaire et qu'un être imaginaire veut être, aspire à l'être, autre, auteur, aspire à être réel. Mais un être imaginaire ne peut qu'être imaginaire. Rester. Rester. Simon. Reste Simon ! Reste ! Simon ! Simon ? Reste Simon ! Reste ! Ne t'en vas pas ! Simon ! Simon ?... Simon accepte. D'être parti, là. Simon est imaginaire, Simon écrit un roman.

Simon écrit « Simon », le roman.

Simon ?

Simon ! Simon ! Simon ! Simon ! Simon ! Simon ! Simon ! Simon ap-

pelle Simon mais Simon ne vient pas. Simon ne vient pas parce que Simon est déjà parti. Simon est loin. Simon n'est plus là. Simon était. Simon ? Non, Simon ne vient pas. Simon est le Simon de Simon. Simon n'est pas là. Simon n'est pas. Simon n'est. Simon n'. Simon n. Simon. Simon. Sim. Si. S. Blanc. Page blanche. Page blanch. Page blanc. Page blan. Page bla. Page bl. Page b. Page. Pag. Pa. P. Rien. Néant.

Avant Simon, avant la page.

Avant Simon ?

Avant Simon c'est l'amour Joseph-Jeannette pour Simon, d'avant Simon. Dans le passé, avant Simon, quand Simon n'existe pas, c'est l'amour.

Avant Simon, quand Simon n'existe pas, c'est simple, c'est le passé.

Avant Simon, c'est l'amour et le passé simple. Pour que Simon soit, vienne, devienne, il faut que ne soient plus l'amour et le passé simple, et qu'ouvert Simon découvre. Et que l'amour finisse, que le simple commence, et que l'amour commence le passé simplement.

La découverte de l'amour et du passé simple. Simon découvre : l'amour et le passé simple recouverts, Simon découvre « Simon ». Simon apprend, dévoile, divulgue, expose, montre, comprend, trouve, évalue, publie « Simon », la découverte de l'amour et du passé simple.

Simon écrit et publie la découverte de l'amour et du passé simple. Pour être simple, simplement Simon, pour aimer Simon simplement.

Simplement.

Mort.

Né.

Simon.

C'est dans ces conditions que Simon décida et continua d'écrire « Simon », le roman. Qu'il intitula d'abord « Aux notes désordon-

nées du clavier mémorable », puis « Simon, ou l'impossible roman contemporain », puis encore « Les bleus du Rouge » par référence aux déboires de son expérience politique ; pour finalement revenir à « Simon, roman nouveau » afin que le fait romanesque, ici, précède la nouveauté stylistique ; puis derechef « Simon, histoire de son roman » ou mieux encore « Simon, roman de son roman ».

Mais il dut de nouveau se résoudre au simple et unique « Simon » par nécessité existentielle et liberté romanesque. C'est dans ces conditions que Simon devint libre comme un roman. Comme « Simon ». Et dans ces conditions que Simon écrit « Simon », *son* roman (ce personnel « son » n'a jamais été aussi vrai, possessif, et ce substantif « roman » n'a jamais été aussi peu fictif, narratif).

Abraham. Swann. Simon.

Swann.

Siann.

Simnn.

Simon.

Abraham. Swann. Simon.

Abraham.

Abrahan.

Abrahann.

Abrahaann.

Abraaann.

Abraann.

Abrann.

Abann.

Awann.

Swann.

Abraham. Swann. Simon.

Abraham.

Abrahan.

Abrahon.
Abramon.
Abrmon.
Abmon.
Aimon.
Simon.
Abraham. Swann. Simon.

Mais cet anniversaire du 28 octobre 1962 était vraiment très réussi.